CHANSON NOUVELLE

Touchant l'agréable nouvelle apportée par Monſieur Davaux, Colonel du Regiment d'Angoumois, au ſujet de la priſe de la Ville de Bruxelles, avec le Bal qui s'eſt donné le propre jour du Mardy-Gras, exécuté par les Ordres de Monſeigneur le Maréchal de Saxe. Compoſée par Belhumeur, Chanteur de Paris. Sur l'air des Salles de Paris.

A La gloire du Roy,
Chautons cette fois,
Bruxelles eſt ſoumiſe à nos Loix;
Que chacun répete de commune voix,
Hautbois & Trompettes,
Violons & Baſſons;
Annoncer par tout ma Chanſon.
Mois de Fevrier, malgré ta gelée,
Nos François ſont toujours guerriers,
Ils bravent la glace, la neige & frimats,
Le Comte de Saxe en ſortant de Gand
Vient de faire un coup important.
Ce fier Saxon, dans cette action
Nous fait voir qu'en toute ſaiſon
Son bras équitable devient triomphant,

Et ſon air affable anime le Soldat
Pour le ſuivre au Siege & combat.
Ce coup des plus grands
Fait l'é onnement
Dont on ne verra de long-tems;
Ce grand General par ordre du Roi
Vient donner un Bal
Aux Dames de Cour
Dans Bruxelles remplie d'amour.
Il falloit voir là nos braves Soldats
Malgré la rigueur du frimat,
Il pioche, il travaille comme dans l'été,
Qu'il coûte qui vaille, Bruxelles aſſiegée
Il nous faut monter la Tranchée.

Le Maréchal de Saxe.

Bruxelles tes appas
Gouvernent mes pas
Pour faire avec toi Mardi-gras;
Ne ſois point cruelle,
Reçois mes faveurs,
Permets-moi la Belle
Que j'aye le bonheur
De te témoigner mon ardeur.

La Ville.

Vous me ſurprenez General d'Armée,
Avec vous je ne puis ſouper:
Vos mêts & regals ſont par trop friands,
Dans le Carnaval je ne puis manger
Ce repas ſi bien préparé.

Le Maréchal.

Quel eſt votre goût ?
Je vais faire pour vous
Une Entrée de jolis ragoûts,
Des Bombes & Carcaſſes
Bien aſſaiſonnées,
Rempliront la place d'un Buffet garni,
Où tout ſera bien aſſorti.
J'ai fait un achi de fort bon rôti,
Où les boulettes ſont farcies
De clous & muſcades bien aſſaiſonné,
Avec des grenades & des ſauciſſons
Qui garniront bien vos maiſons.
J'ai du vin nouveau
Dans pluſieurs tonneaux,
Qui vous réjouira le cerveau ;
Il eſt agréable dans cette ſaiſon ;
Il petille à table ; j'ai des Vignerons
Qui vous enverront des flacons.

La Ville.

Ce vin trop mouſſeux
Eſt ſi dangereux,
Qu'il petille juſqu'à nos yeux ;
Les bouchons font brêche
A chaque moment,
Toutes nos glaces en petent,
Faut preſentement
Vous livrer nos Appartemens.

Le Maréchal.

Madame, il eſt tems,
Point de compliment,
J'entre chez vous Tambour battant;
Que chacun me ſuive, la Salle eſt parée,
Il faut au plus vîte ceder aux François
Le plus charmant de vos attraits.

Tous les Conviés qui étoient priés
N'ont pas reſtés à ce ſouper,
La Salle trop grande fallut décamper;
Generaux d'Hollande
Et de la Hongrie
Avoient tous perdu l'apétit.

Ils furent les témoins
Dans ce beau feſtin,
Que les François ont le goût fin.
Car après la panſe fallut des violons
Pour donner la danſe à la Garniſon
Qui ſortit ſans faire de façon.

Le Bal fini, on vit un Tapis
De Guinée fort bien aſſorti,
Des Ducats aimables,
Brillans, colorés;
Cela eſt traitable,
Que ces beaux millions
Ont ſervi de colation.

Cent pieces de canon,
D'autres munitions
De guerre & de bouche à foiſon;

La plus belle affaire c'eſt la Garniſon
Priſonniere de guerre, je vous certifie,
De dix-huit Bataillons choiſis.
François chantons tous,
Bruxelles eſt à nous,
Anglois dites adieu aux trois Trous;
Les Etats d'Hollande vont être charmé
En voyant par bande
Venir les François
Traire les vaches en leurs marais.
Pour cette action, Dieu remercions
En chantant tous le *Te Deum;*
Dieu donne victoire à notre bon Roi,
Et que cette affaire nous donne la paix
Pour le comble de nos ſouhaits. FIN.

Chanſon nouvelle en forme de Dialogue ſur l'Entretien d'un Courier avec la Reine d'Hongrie, touchant la rendition de Bruxelles, compoſée por le même Auteur. Sur l'air, *j'aſpire la paix.*

La Reine d'Hongrie.

COurier, qu'y a-t-il de nouveau?
Je te vois troublé du cerveau;
Ae voir tu me parois tout révant,
Explique-moi ces raiſons promptement,
Car je n'attens point de bonnes nouvelles
Je ſuis beaucoup troublée dans ma cervelle,

Et j'apperçois qu'en te parlant de près,
Que je ſuis encore battue des François.

Le Courier.

Ah ! ma Reine, je ſuis ſaiſi
De vous apprendre ce recit ;
Le Roi Loüis vous fait voir ces progrès
En expoſant au combat ſes François :
Il vient d'attaquer votre plus fidelle,
Que vous nommez Bruxelles Ville & belle,
Dont ce grand Saxon que vous connoiſſez,
Eſt celui qui vient de l'aſſieger.

La Reine

Que me dis-tu, Courier d'honneur;
Je ſens que tu bleſſes mon cœur ;
Quoi les François auroient-ils cette fois
Campés au froid dans la rigueur qu'il fait ;
Je ne peux croire cette triſte nouvelle,
Auroient-ils pris ma Ville de Bruxelles,
Renforcée de dix huit bons Bataillons
Qui doivent faire une forte Garniſon.

Le Courier.

Rien n'eſt plus vrai pour le preſent,
Vous ſçaurez que Louis le Grand
Fit bien étoffer ſes braves Soldats,
Tous baraquer, camper en bon état,
Travaillant jour & nuit dedans la neige,

49

Briſent les glaces ſans craindre le piege :
Pour les François je les crois dur au froid
Avouez la grande rigueur qu'il faiſoit.

La Reine.

Courier, je ne puis m'empêcher
De te vouloir bien demander
S'ils n'étoient point toujours baraqués
Lorſqu'ils vouloient monter à la Tranchée ?
La Garniſon qui étoit dans Bruxelles
N'avoit-elle point la puce à l'oreille ?
Tous leurs Canons & leurs Artilleries
Je crois qu'ils doivent s'en être ſervi.

Le Courier.

Ma Reine, je vous dirai pour vrai,
Malgré que la Ville tiroit,
Tous les François point ne s'épouvantoient,
Ils renvoyoient des bombes & boulets
Qu'ils faiſoient ronfler tout comme un tonnerre;
On auroit dit un tremblement de terre,
Et les maiſons dans Bruxelles ſautoient
Par la grand'chaleur qu'il y faiſoit.

La Reine.

Courier, dis-moi je t'en prie,
Mes Troupes ont-elles fait des ſorties ?
Pour empêcher d'approcher les François,
Ils devoient bien dans le tems qu'il faiſoit

Repouſſer leurs Travaux & leurs Ouvrages,
Pour leur ôter ſur eux tout l'avantage,
Mais j'apperçois que mes Troupes aujourd'hui
Dans l'Hyver ont les doigts trop engourdis.

Le Courier.

Ma Reine, vous ſçaurez d'honneur
Que votre puiſſant Gouverneur,
Tout accablé ne pouvant reſiſter;
A la force il lui a fallu ceder,
Appercevant que la brêche étoit faite,
Tout auſſi-tôt fit battre la retraite,
Le drapeau blanc fit d'abord arborer,
Pour demander à bien capituler.

La Capitulation fut ſignée
Qu'ils ſeroient tous faits priſonniers;
Les Généraux qui ſont de ce complot,
Vous inſtruiront de l'affaire en deux mots;
Car à preſent j'épuiſe ma cervelle
Pour vous conter les choſes au naturel;
Vous pouvez croire, ma Reine, en verité,
Qu'à Bruxelles les François ſont logés.

Je ne connois plus les François
Pour faire éclater leurs progrès;
Adieu Bruxelles, adieu ce beau jardin

51

Où je recueillois de ſi beaux florins:
Adieu Louvain, Anvers & Malines,
Dont je recevois des dentelles fines
Peu ne s'en faut que je ſois au trépas
En voyant perdre tout mon Pays-Bas.

FIN.

Chanſon nouvelle de la Rouë de Fortune, ou les Victoires de Louis XV. Roi de France, ſur l'air de la Chaſſe.

TRiomphe de Mémoire
Vantez les progrès, élevez ce grand Roi
Au Temple de la gloire;
Chantons tous ici ces Exploits
Tout couvert de Lauriers
Ce bien-Aimé eſt par-tout renommé :
Trompettes auſſi Clairons
Faites éclater le grand nom de Bourbon.

Le Roi de France.

Cette Rouë de Fortune
Me place en ces lieux, ſecondé d'un grand Dieu,
Pour ceux qui m'importunent
Oui, je ſçai les vaincre dans peu :
Un Soleil brillant
Me guide & me rend par-tout triomphant;
Si l'on me voit placé
J'en rend des graces á la Divinité.

Monſeigneur le Dauphin.

A vos côtés, cher Pere,
Je viens me placer comme étant des premiers,
pour voir nos Adverſaires
Qui ſont ambitieux de monter;
je les vois en couroux
Faire leurs efforts pour monter ſur la Roüe;
La Fortune nous ſuit,
Nous ſommes aſſez de notre beau Parti.

Le Roi d'Eſpagne.

Deſſus cette Roüe ronde
je viens cher Neveu, prendre place en ces lieux,
Ayant deſſus les Ondes Battu ces Anglois envieux,
je me trouve placé,
Par les Victoires que j'ai pû remporter,
Et c'est avec raiſon
Que la Roüe tourne à la gloire des Bourbons;

Le Roi de Pruſſe.

Si j'occupe la place
D'un Roi éloigné, je me trouve placé,
C'eſt pour avoir fait face
A ceux qui m'avoient irrité;
Cette Roüe tourne ainſi.
Près de Louis je me trouve accompli:
Je ne demande rien
Qu'à ſoutenir la voye du beau chemin.

Le Roi de Pologne.

De France je m'éloigne,
Je ne ſuis placé qu'à côté de la Roüe:
Faut que je me ſouvienne
Qu'un Roi mon Voiſin m'a pouſſé tout à bout,
Si j'euſſe ſçû ſon deſſein
j'aurois rebrouſſé tout ailleurs mon chemin,
Plus haut ne puis monter,
Car au contraire il me faut reculer.

Le Duc de Savoye.

J'employe toutes mes forces

Pour venir à bout de monter ſur la Rouë,
Mais toutes ces vaines amorces
M'empêchent d'aller juſqu'au bout :
Falloit-il me brouiller
Contre des Rois ſi puiſſans en Armées,
Je me vois dépouiller ;
Malheur à moi ſi je ne puis monter.

La Reine d'Hongrie.

La mort de mon cher Pere
M'empêche de monter, car je ſuis fatiguée ;
Je gliſſe trop en arriére,
Plutôt d'avancer je me vois reculer :
J'augmente mon courroux
En m'éforçant de monter ſur la Rouë,
D'un gros Chapelet fin
Je le vois perdre juſques à mon gros grain.

Le Duc de Toſcane.

Voyons comme les autres,
Je veux m'hazarder de vouloir y monter,
Mais la Rouë eſt ſi haute
Que j'aurai grand' peine d'y pouvoir arriver :
Cette Rouë gliſſe ſans fin,
J'aurai grand' peine d'accomplir mon deſſein
Si nous ne ſommes aidés,
Ma femme & moi ſommes prêts à tomber.

Le Roi d'Angleterre.

Ah, cette Rouë m'écraſe
Elle eſt à l'encontre de moi, je le vois,
Un autre veut prendre place
Qui lui appartient de bon droit :
Ah, quel déſaſtre affreux
De voir brouiller les cartes dans le jeu,
Un Soleil brillant
De ces rayons m'échaude trop ſouvent.

Le Duc de Cumberlan.

Mon Pere, je vous l'avoue
Le fatal deſtin nous a fait perdre enfin ;

Tous les deux de la Roüe
Nous éloigne beaucoup de notre chemin,
Pour avoir épouſé
La querelle, il nous la faut démêler,
Mais ce rude fardeau
Sera capable de nous mettre au tombeau.

Hollandois.

Je ſuis comme en extaſe
En voyant tourner de ſi près cette Roüe,
Sans bouger de ma place; Je ſuis timide, je l'avoue,
D'entreprendre eſt trop fort,
Je voudrois être tranquille en mon bord,
Je n'oſe point branler
Quand je regarde cette Roüe tourner.
Puiſſant Dieu des Armées
Daignez conſerver notre Roi Bien-Aimé;
Et que votre bonté
S'étende ſur tout votre Peuple affligé,
Que le Ciel à jamais
Nous favoriſe aujourd'hui d'une paix,
Avec grande action
Vos Peuples enſemble vous remercirons. FIN.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer. A Paris, ce 12 Mars 1746 MARVILLE.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, VINCENT.

Chez la veuve VALLEYRE, rue de la Huchette.